

d'eux en cas d'attaque. Malgré cela, ils ne se montraient pas plus belliqueux et ne se gênaient pas pour dire à voix haute que cette résistance aboutirait seulement à les faire massacrer tous.

— « Qu'importe ? répondait Fernandez avec enthousiasme ; pouvons-nous abandonner lâchement notre maître ? Oui, le danger est grand, immense, inévitable, et selon toute apparence, nous succomberons ; mais nous mourrons du moins en gens de cœur, et nous aurons prouvé notre gratitude à notre digne patron... Hourrah donc pour M. Brissot ! »

Comme on peut croire, ces paroles ne relevaient pas les esprits abattus, et les hourras ne trouvaient que de faibles échos. Cependant Fernandez continuait de s'agiter d'un air empressé et proposait les plans les plus extravagants pour la défense des magasins. Martigny trouva un meilleur moyen de donner un peu de cœur aux futurs combattants ; il leur fit prendre un copieux repas sur les comestibles dont on était abondamment approvisionné, et il ne leur épargna pas le cognac dont la généreuse chaleur devait remonter de leur estomac à leur cœur.

Le reste de la journée s'écoula ainsi et la nuit vint, sans apporter aucun changement dans la situation. Des groupes nombreux passaient encore de temps en temps devant le magasin, et des cris s'élevaient de ces masses confuses ; sauf ces rumeurs momentanées, on n'entendait aucun bruit alarmant dans la ville, quoique évidemment l'agitation durât encore. L'intérieur des galeries était plongé maintenant dans une obscurité complète et leurs défenseurs ne pouvaient plus se reconnaître qu'au timbre de la voix. Fernandez proposa bien d'allumer une bougie. Mais Martigny s'y opposa péremptoirement, sous prétexte qu'on pourrait les épier à travers les fentes de ce bâtiment de bois, mais uniquement parce que Fernandez avait désiré de la lumière.

Cependant, le jour était tombé depuis plus de deux heures et l'on commençait à croire que l'alerte serait vaine, quand des clamours furieuses, bientôt suivies de plusieurs coups de feu, se firent entendre dans l'éloignement. On prêta l'oreille ; le bruit, loin de cesser, allait croissant...

— Hum ! nous y voilà ? dit Martigny.

— Mais ne vous semble-t-il pas, demanda Brissot avec émotion, que l'événement, quel qu'il soit, s'accomplit à l'autre extrémité de la ville ? Si les mineurs ont osé tenter un coup de main, ils auront craint sans doute de se hasarder dans notre quartier, si voisin du camp où se tiennent les soldats et les magistrats.

— Ne nous y fions pas, répliqua le vicomte ; mais qu'est-ce encore ? ajouta-t-il en prêtant l'oreille.

Les clamours et les explosions d'armes à feu veaient d'éclater dans une autre direction, bien qu'elles n'eussent pas cessé dans la première.

— L'attaque a lieu simultanément sur plusieurs points, reprit le vicomte ; mon Dieu ! que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui se passe !

— Eh bien ! débarrons la porte, proposa l'un des commis ; nous verrons l'état des choses et nous rentrerons à la première apparence de péril.

— Oui, oui, sortons, s'écrierent les autres avec empressement.

Et ils s'élançaient déjà pour ouvrir la porte, comptant peut-être ne pas rentrer quand une fois ils seraient dehors. Brissot devina leur projet.

— Que personne ne bouge, dit-il avec fermeté, ne vous montrez pas et peut-être ne songera-t-on pas à nous... Cependant, Martigny, ajouta-t-il en s'adressant à son premier commis, je pense comme vous qu'il serait utile de savoir ce qui se passe.

— Attendez... j'ai un moyen, dit le vicomte.

Sur le toit du store s'élevait une sorte de lanterne destinée à donner un peu d'air et de lumière à l'intérieur ; elle dominait non-seulement le bâtiment, mais encore tous les alentours. Martigny plaça sur un comptoir, au-dessous de l'ouverture, la plus grande échelle à bras du magasin et il eut la satisfaction de reconnaître qu'elle atteignait la lanterne. Après avoir dit quelques mots à voix basse à Brissot, il gravit lestement les échelons, et du haut de cet observatoire improvisé, il put promener son regard sur une partie de la ville.

Le spectacle était lugubre et menaçant. La nuit était sombre : les édifices les plus élevés se détaillaient comme des masses noires et confuses sur le ciel bleu foncé, parsemé d'étoiles. Les falots que certains marchands devaient entretenir dans les rues principales n'avaient pas été allumés, et excepté quelques lumières isolées brillant dans l'intérieur des habitations, une vaste étendue était plongée dans les ténèbres. En revanche, aux deux extrémités opposées de la ville, précisément dans la direction où les cris et les coups de fusils retentissaient sans relâche, commençaient à paraître, comme des phares sinistres, deux flammes rouges qui grandissaient de minute en minute et bientôt illuminèrent l'horizon. Evidemment il s'agissait d'un double incendie allumé par les mineurs, et les bruits tumultueux donnaient à penser qu'il y avait de ce côté des luttes acharnées et sanglantes.

Martigny, de son poste élevé, observait ces inquiétants détails ; le patron lui demanda d'un ton d'impatience :

— Eh bien ! que voyez-vous ?

Le vicomte ne répondit pas et s'empressa de descendre.

— Montez vous-même, dit-il.

Le négociant gravit les marches à son tour, tandis que Martigny veillait au pied de l'échelle. Après un moment d'examen, Brissot le rejoignit :

— Le feu est dans le quartier des Allemands et dans Melbourne-street, murmura-t-il ; toutefois, il n'y a pas un souffle d'air et il est facile de maîtriser un incendie au milieu de nos légères constructions... Le danger est encore loin de nous.

— Il peut se rapprocher ; avez-vous entendu quelque bruit autour du store ?

— Aucun, la tranquillité la plus parfaite règne dans cette partie de la ville.

— Tant pis.

— Vous dites...

— Je dis que ce calme n'est pas naturel ; j'aime mieux un peu d'agitation, un peu de vie dans le voisinage. Cela prouve du moins... Mais que diable fait-on là ? ajouta-t-il d'un ton différent.

Pendant que Martigny et Brissot étaient en observation sur l'échelle, les employés s'étaient mis à chuchoter avec vivacité ; mais par-dessus ces murmures, on avait entendu distinctement un bruit sec, comme celui d'un vase qui se brise, puis un liquide abondant avait paru se répandre sur le sol.

C'est moi, monsieur, répondit piteusement Fernandez au vicomte, et je crains bien d'avoir fait quelque gaucherie. Vous avez défendu qu'on eût de la lumière, et comme je marchais dans l'obscurité, le bout de mon fusil a rencontré... je ne sais quoi.

— Nous allons voir cela, répliqua Martigny en allumant la bougie.

Il s'avança, suivi de Brissot, vers l'endroit où se trouvait l'Espagnol. Dans cette partie du store étaient posées sur des planches, le long de la muraille, de grandes jarres de terre contenant de l'huile et des essences employées dans diverses in-